

UNE VEILLÉE DE NOËL

Que c'est beau, Noël ! Que c'est joyeux !

Sur le visage du pauvre, comme sur celui du riche, s'épanouit une joie qui illumine pour quelques heures son cœur rendu triste par la misère.

Quelle gaieté partout, quel entrain ! Ici et là, on entend les cris d'admiration poussés par les enfants, à la vue des Santa Claus chargés de bijoux de toutes sortes.

Le rire argentin de nos belles Canadiennes nous parvient, mêlé au son des clochettes et des grelots, apportant un charme, un bien-être impossible à redire.

C'est bien là le signe caractéristique de cette grande fête ; tout ça sent Noël.

Quel tableau sublime nous contemplons alors ! Ce grand manteau d'hermine dont notre planète s'est recouverte est encore une marque, un gage de la paix conclue avec notre Créateur.

La lune, qui répand sa douce lumière du haut de cette grande mer d'azur, donne la dernière touche à ce tableau grandiose du grand théâtre.

C'est le 24 décembre 1838. La corde de Colborne, comme l'épée de Damoclès, se balançait sur la tête des Canadiens ; c'est la terreur anglaise qui domine en ce moment. L'autel de la patrie est teinté du sang des victimes tombées sous la main barbare des Robespierres et de Marats de l'Angleterre.

L'incertitude et la peur règnent dans le joli village de Saint-Benoît, d'ordinaire si tranquille. Sur toutes les figures, le cœur bat d'abattement sous les poitrines.

Quel contraste avec les années précédentes, où chacun s'en donnait à cœur-joie pendant ces belles nuits de Noël. Aujourd'hui, tout est changé. Le son des cloches paraît triste et ressemble aux glas plutôt qu'à l'annonce réjouissante d'un Sauveur.

En effet, c'est bien le glas, glas d'hommes hais, maudits, voués à toutes les haines britanniques pour aimé leur patrie. Barbarie de cannibales !

Dans une humble maisonnette, à proximité de l'église, une jeune femme verse d'abondantes larmes qui tombent comme des gouttes de rosée sur le gazon de sa robe d'étoffe du pays.

A ses genoux est un enfant d'à peu près trois ans, blond chérubin qui implore du regard et cherche à deviner la cause de ces larmes.

— Bonne petite mère, hasarde-t-il enfin, pourquoi que tu pleures ainsi, je n'ai pas été méchant, dis ?

— Non, mon chéri, répond la jeune mère, à travers ses pleurs, non, tu es un ange, et je t'aime bien, va ; mais, mon enfant tu es trop jeune encore pour comprendre la perte que nous avons faite : tu ne t'imagines pas ce que le nom de père signifie. Pauvre petit mignon, fit-elle plus tristement, mets-toi à genoux, et demande au bon petit Jésus de venir nous aider à supporter les douleurs de cette vie.

L'enfant obéit et commença sa prière naïve :

— Bon petit Jésus, dit-il, tu sais que j'ai une bonne petite maman qui m'embrasse fort, fort, et qui me donne toutes sortes de belles choses. Si tu voulais empêcher de couler ces vilaines larmes qui mouillent tout son visage, je te donnerais bien de quoi, et je serais bon, bon garçon...

— Chéri, chéri, s'écria la jeune femme, touchée de la candeur de cet enfant, oui mon ange, fit-elle en la pressant sur son sein, Dieu a été bon de me conserver cet enfant, image vivante de son père.

— O Dieu tout-puissant, je vous remercie de ce que dans ma douleur amère, je retrouve un être, une figure pour me consoler de l'autre, échappé si vite à mes caresses. Je vous remercie de m'avoir laissé cette innocence, qui sera désormais la joie de ma pauvre demeure.

— Cher ange adoré, fit-elle en regardant son enfant, aime toujours le bon petit Jésus, prie-le souvent et les larmes de ta pauvre mère ne couleront plus.

L'enfant, consolé par cette promesse, s'en retourna jouer avec son cheval de bois.

Paul Rondeau, jeune ouvrier de Saint-Benoît, était marié depuis un an à Agnès Duclos, lorsque les troubles de 38 éclatèrent.

Il se trouva, comme bien d'autres, enveloppé dans le mouvement insurrectionnel et partagea les espérances et les déceptions de ses compatriotes.

Son enthousiasme, son intelligence, le firent choisir comme un des chefs des patriotes.

Après bien des escarmouches plus ou moins avantageuses pour nous, nos patriotes trouvèrent enfin Waterloo à Odelltown.

Plusieurs restèrent sur champ, d'autres furent faits prisonniers et le reste chercha son salut au delà de la frontière américaine.

Parmi ceux qui trouvèrent la mort sur le champ de bataille, on crut reconnaître le corps de Paul Rondeau, mais tellement meurtri que l'on ne voulut, sous serment, certifier l'identité. Cependant, l'opinion générale fut que ce cadavre mutilé était celui du jeune patriote ; plusieurs autres qui s'étaient battus à Odelltown, confirmèrent ces dires.

La fatale nouvelle faillit avoir des suites funestes pour Agnès, qui relevait de ses couches ; néanmoins, les bons soins qui lui furent prodigués la rétablirent promptement et, un mois après, la jeune veuve visitait l'endroit où reposaient les restes de son mari bien-aimé. Elle y allait souvent, dans la suite, portant son enfant, en compagnie du curé, vénérable abbé qui avait sympathisé avec les Fils de la Liberté.

Ce respectable vieillard, par ses paroles chaudes et pleines de sagesse, consolait, pour quelque temps, ce cœur brisé par la douleur. Ensuite, un autre tableau ramenait bien souvent un éclair de joie, de bonheur, dans l'âme de cette pauvre femme. Son petit Paul, n'était-il pas un autre lui-même ? A mesure que l'enfant grandissait, la ressemblance s'accroissait d'avantage.

Bien que sa douleur fût toujours vive, la sérénité revenait peu à peu sur ses traits amaigris, son sourire était moins triste, ses yeux, encore rêveurs, brillaient de temps à autre d'une lueur de repos, d'apaisement.

Nous sommes au 24 décembre 1858. L'humble maisonnette de la veuve Rondeau a fait place à une coquette maison blanche, entourée de grands arbres.

Le petit Paul est devenu un grand et beau jeune homme, en train de se faire une belle carrière comme architecte.

La pauvre Agnès a beaucoup vieilli, ses cheveux d'ébène sont devenus presque blancs, et cependant elle n'a encore que quarante ans ; mais son cœur est toujours jeune, vibrant d'amour pour son fils et aussi... pour un être depuis longtemps disparu, mais jamais oublié.

Partout dans le village, on semble avoir oublié les scènes désolantes qui s'y déroulèrent vingt ans auparavant. Les cloches sonnent à toute volée, appelant les fidèles à l'adoration du Messie.

Tous semblent heureux.

Seule, la maison de la veuve Rondeau paraît triste. Agnès est assise devant l'âtre où flambe la bûche traditionnelle, dont les lueurs sanglantes semblent réfléchir une scène de carnage, dans la mémoire trop vivace de la veuve.

A ses côtés, sur un tabouret, Paul est assis, rêveur, les yeux fixés sur cette mère qu'il aime tant. Une grosse larme tombe de ses cils sur sa main, la volonté est aux prises avec la douleur. Il contemple cette femme, qui après vingt années de deuil, ne peut se résoudre à jeter le voile de l'oubli sur les jours néfastes d'un règne de tyrans.

Il admire cette grandeur d'âme, mais déplore cette tristesse profonde.

— Ah ! chère mère, murmure le jeune homme, quand me sera-t-il donné de vous voir heureuse et joyeuse ? Si vous saviez le mal que vous me faites, quand je vois ce visage que j'aime tant se contracter sous la pression de la douleur, vos beaux yeux, où se peignent la bonté et la franchise, se perdre dans l'infini et que j'y vois perler des larmes. Il me semble que je suis la cause de cette grande tristesse, que je ne fais pas assez pour votre bonheur :

Et pourtant, plus je cherche, moins je trouve ; je crois avoir fait tout ce qu'un fils tendre et dévoué puisse faire pour la meilleure des mères.

— Mon cher enfant, répondit Agnès, en passant son

bras autour du cou de son fils, Dieu sait si je suis fière de toi. Chaque jour, je remercie ce grand Maître de m'avoir donné un fils digne de lui. Mon cher Paul, te dire tout l'amour que je ressens pour toi serait impossible ; après Dieu, c'est toi ; ce n'est pas peu dire. Mais, cher ami, tu n'es encore qu'un adolescent qui ne connais que le côté rose de cette vie. Il est des épreuves que Dieu envoie, et parfois, ces épreuves sont rudes, très rudes ; or, la mienne est, une de ces dernières. Oublier, ce serait dire à Dieu de cesser d'exister.

— Mon enfant, tu as fait tout ce qui est humainement possible ; ta mère est contente de toi, fière de son Paul, et elle baise le jeune homme au front. Chéri, Dieu bénira tes efforts pour rendre ta mère heureuse ; mais pour l'autre chose, la mort seule peut la guérir, et la pauvre femme ne put contenir son cœur. Un flot de larmes monta à ses yeux et tombèrent ardentes sur le visage de son fils qui était demeuré la tête appuyée sur la poitrine de sa noble mère.

Il n'essaya pas de consoler cette douleur, car il savait que le temps seul aurait raison de la tempête.

Après quelques minutes de silence, la veuve s'adressa au jeune homme :

— Lis-moi donc sa lettre, elle peint si bien sa grande âme, c'est comme un baume à ma douleur.

Le jeune homme se dirigea vers un meuble d'où il tira un papier jauni par le temps, et peut-être bien aussi par les larmes.

Paul revint à sa place et commença la lecture de cette lettre.

Chère femme,

A la veille de faire peut-être le dernier coup de feu, mon devoir et mon cœur m'obligent de te faire connaître les sentiments qui agitent mon âme et me font craindre la mort, non pour moi, — car la vie n'appartient pas au soldat, — mais pour toi, chère femme, pour cet enfant que je laisse sans soutien, sans pain.

C'est quand je pense à ce tableau effrayant de la misère entrant dans mon humble demeure que je tremble. Oui, alors j'ai peur, terriblement peur. Mais Dieu, qui prend soin des oiseaux, n'abandonnera pas la veuve et l'orphelin. La Patrie ne laissera pas la faim franchir le seuil de ma porte ; elle aura pitié de la famille de son enfant mort au champ d'honneur.

Oui, chère Agnès, tout est fini pour nous ; seule, la divine Providence peut encore faire des miracles et nous tirer du précipice où nous a conduits notre patriotisme aveugle.

Néanmoins, j'ai la ferme conviction d'avoir agi en homme de bien, en prenant les armes contre des tyrans qui enlevaient notre foi et notre langue. J'espère que ce sang généreux répandu sur le sol canadien sera une rosée bienfaisante qui fera épanouir la fleur de la Liberté.

Avant de terminer ces quelques lignes, je veux te remercier des bontés et des vertus dont tu as fait preuve, le peu de temps qu'a duré notre vie conjugale.

Tous les jours je bénis le Créateur de m'avoir donné une compagne si pure, si bonne. Je lui demande de te bénir, de te soutenir dans la voie du bien, et de te conserver ce cher petit mignon qu'il me faut laisser si jeune, avec, pour tout appui, une bonne mère, mais une faible femme.

Cher ange, que ne m'est-il donné de te voir de t'embrasser, de te presser sur ma poitrine !

Chère Agnès, n'est-ce pas que tu lui parleras souvent de son père ? Tu lui diras sa conduite, en ces circonstances si cruelles, et s'il l'admire, Dieu l'aura approuvée.

Maintenant, chère femme, il me reste à te souhaiter une longue vie, que tu dévoueras au service de notre chérubin. Fais-en un homme de bien, un patriote éclairé qui saura rendre, par ses paroles, plus de services à son pays que son malheureux père n'en a rendus par le sabre.

Adieu donc, chère femme, je t'embrasse de toute mon âme, ainsi que notre cher enfant.

Prends courage et un jour nous serons encore réunis, sinon ici-bas, du moins dans un monde où la justice est égale pour tous.

Encore une fois, adieu, adieu !

Ton mari infortuné,

PAUL RONDEAU.

Eugène Masson

(La fin au prochain numéro)